

émettre les informations qui seront relayées par les stations de radiophonie de Tchén-Tchéou et de Moukden pour la Mandchourie et le Japon. »

Vous voyez bien que le Jéhol, contrairement à ce que vous pouviez croire, est un pays civilisé et pourvu de tout le confort moderne. Vous n'aurez qu'à tourner un des boutons de votre truc jusqu'au chiffre qu'on vous indiquera pour « avoir » la bataille du Jéhol agréablement sonorisée.

Ça donne de l'espoir et ça promet de l'agrément aux patriotes qui ont le regret, lors de la dernière grande guerre européenne, d'avoir été maintenus comme indispensables à l'arrière à leurs foyers et qui ainsi ont raté le plus beau.

La prochaine fois, ils « auront » la guerre, à Bordeaux, par voie de radiodiffusion. Ils entendront le canon, les mitrailleuses et tous les bruits parasites, comme, par exemple, les cris des blessés et les râles des mourants. Ils pourront dire plus tard : « J'y étais. » ; et ils diront sur le coup : « En voilà un qui n'est pas tombé loin. »

Le monsieur-qui-parle-dans-la-boîte donnera des explications propres à stimuler la reconnaissance des auditeurs : « Le concert que vous entendez vous est offert par les établissements Krupp et Schneider », et introduira dans son boniment quelques réclames discrètes pour le fabricant de masques à gaz sur mesure et de jambes de bois ou de nez en argent garantis pour longtemps.

Mais, dès aujourd'hui, n'êtes-vous pas heureux d'appartenir à une époque de progrès si humain et de civilisation si parfaite, que tranquillement assis dans votre fauteuil vous pouvez entendre la bataille de Jéhol et assister à l'interrogatoire du plus récent assassin qui voulut tuer un chef d'Etat ?

Le bon Pantagruel, dont les faits et dits héroïques nous sont contés depuis quatre cents ans, n'a-t-il pas, en son temps, au cours de ses voyages, entendu certaines paroles dégélées et les bruits horribles de la grande bataille des Arimaspiens et des Nephelibates ? Il n'y a toujours rien de nouveau sous le soleil.

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

Deux *Psaumes* de Lili Boulanger. — *Contrerimes* de M. Maurice Delage. — Audition intégrale de *Tristan*, dans la traduction de M. Gustave Samazeuilh. — Société des Etudes Mozartiennes. — *Le Zodiaque*, de M. Georges Migot.

L'Orchestre Symphonique de Paris nous a donné le 26 fé-

vrier une des joies les plus pures et l'un des plaisirs les plus complets que nous ayons goûtés depuis longtemps. M. Alfred Cortot, qui conduisait ce dimanche-là, avait inscrit au programme les **Psaumes CXXIX et XXIV** de Lili Boulanger. C'est entre 1914 et 1917 que la jeune lauréate du concours de Rome de 1913 écrivit ces deux ouvrages. Ils sont deux magnifiques témoignages de son précoce génie, deux des pages les plus belles et les plus nobles de la musique religieuse contemporaine. Le *Psaume CXXIX* est le *De Profundis*; le *Psaume XXIV* (XXIII de la Vulgate, mais Lili Boulanger a mis en musique une traduction française de l'hébreu) est l'hymne de gloire *Domini est terra et plenitudo ejus...* Des deux cantiques, l'un exprime donc la souffrance, la crainte et l'espoir — et l'autre chante la toute-puissance du Seigneur, devant lequel se haussent les portes éternelles. L'opposition est complète, et pourtant c'est bien le même tempérament qui s'exprime en ces pages si diverses de forme et d'inspiration, c'est bien la même foi, le même mysticisme ardent et pur. Ce qui étonne ici, c'est la maturité d'une pensée dont l'expression pourtant conserve toute la fraîcheur délicate de la jeunesse, c'est la perfection et l'ampleur d'un art qui n'ignore aucune des ressources de la technique et qui reste cependant miraculeusement neuf, personnel comme si toute cette science n'était elle-même qu'inspiration pure, invention spontanée.

Nous voici devant deux ouvrages jusqu'ici fort peu connus et qui méritent cependant de prendre rang auprès des plus glorieux chefs-d'œuvre de notre musique française. De quelque côté qu'on les examine, que l'on s'attache à la richesse de l'instrumentation, à la puissance des masses chorales, à la grandeur et à la noblesse du style, à la convenance si parfaite des moyens mis en œuvre et du sujet traité, au pathétique de ces pages qui, du début jusqu'à la fin, émeuvent si profondément, on admire sans réserves. Et puis aussi on songe avec un serrement de cœur que cette enfant de génie a exhalé dans ces chants magnifiques sa vie elle-même et qu'elle est morte à l'âge où d'autres commencent à peine leur carrière, nous laissant avec ces *Psaumes* d'autres chefs-d'œuvre, comme la *Vieille Prière Bouddhique*, comme les *Clairières dans le Ciel...* Et l'on voudrait que ces ouvrages parussent plus souvent aux programmes de nos concerts et que l'on fit dès maintenant

à Lili Boulanger la place qui lui revient, sans laisser à la postérité le soin d'accomplir cette œuvre de justice. Mais au moins le succès des *Psaumes* à l'Orchestre Symphonique de Paris nous fait espérer de les réentendre bientôt. L'interprétation fut de premier ordre. Mlle Nadia Boulanger à l'orgue, M. Alfred Cortot au pupitre, Mme Ranzow, les chœurs et l'orchestre, tous furent dignes de l'admirable musique dont ils traduisirent la splendeur, et tous ont laissé aux auditeurs le souvenir d'un moment d'émotion inoubliable.

M. Maurice Delage est un de ces artistes scrupuleux et exigeants envers eux-mêmes, qui, dirait-on, ne livrent leurs œuvres au public qu'à regret. Cette attitude discrète étonne en notre époque de production désordonnée et de publicité folle: elle est tout à l'éloge de M. Maurice Delage. Nous savions depuis longtemps qu'il était un des compositeurs les mieux doués de la génération qui atteint aujourd'hui l'âge mûr. Ses *Poèmes Hindous* nous avaient révélé un art subtil, une recherche très curieuse d'effets nouveaux et puis aussi un goût très sûr dans l'audace, une connaissance approfondie des secrets de l'instrumentation. L'art de M. Maurice Delage s'apparente à celui de M. Maurice Ravel (dont il a été l'élève). Il y a une certaine parenté d'esprit entre ces deux musiciens — moins manifestée sans doute dans la conception des idées que dans les solutions données aux problèmes qu'ils imaginent. L'un et l'autre ont semblable finesse et se plaisent à des jeux savants, délicats et nuancés.

Les **Contrerimes** de M. Maurice Delage confirment l'impression que nous avaient laissée ses précédents ouvrages. L'exécution très soignée, très méticuleuse que nous en a donnée l'orchestre Straram a mis en lumière la rare qualité de ces pièces: *Nuit de Noël*, *Hommage à don Manuel de Falla*, *Danse*. Elles n'ont point de lien entre elles plus que les morceaux d'un recueil de vers; et pourtant elles offrent toutes ce même caractère de transparence lumineuse et de poésie qui est la marque de leur auteur. M. Maurice Delage écrit pour petit orchestre. Il recherche la pureté des timbres et la légèreté des ensembles. Mais le nombre des instruments n'empêche point sa musique de « sonner » à merveille — au contraire.

Il est juste d'ajouter qu'avec des exécutants comme MM. Darrieu et Moyse — pour ne citer que le premier violon et la flûte — les sonorités sont dosées avec un soin digne de toutes les louanges.

Le programme rapprochait des *Contrerimes* le *Tombeau de Couperin*. Ainsi M. Maurice Ravel et M. Maurice Delage ont été applaudis ensemble — ce qui a dû, j'imagine, combler leurs vœux.

§

Tandis que la *Messe en ré* et la *Neuvième Symphonie*, avec les chœurs de Saint-Gervais de M. Paul Le Flem et l'orchestre Padeloup, sous la direction de M. F. Weingartner, obtenaient leur traditionnel succès (l'exécution en fut remarquable et les solistes, Mlles Vhita et Hœrner, MM. Lapelleterie et Dupré, contribuèrent à lui donner un exceptionnel éclat), M. Paul Paray, au Châtelet, donnait une **audition intégrale** de *Tristan* dans la traduction de M. Gustave Samazeuilh. Nous n'avions pas eu l'occasion d'entendre à Paris cette traduction (chantée, je crois, à Bruxelles et dans quelques grandes villes françaises). L'épreuve est concluante: il est donc possible de respecter à la fois la pensée de Wagner, la langue française et les exigences légitimes des chanteurs. Il est donc possible de faire passer dans notre langue, par un patient travail d'adaptation poétique, le rythme et l'accentuation du texte sans lesquels toute traduction destinée au chant n'est qu'un contresens musical — même quand elle est correcte au point de vue du sens. On imagine quelle peine a dû coûter un tel ouvrage. Il serait à souhaiter qu'il fût poursuivi pour la *Tétralogie* et pour *Parsifal*.

L'orchestre et son chef ont montré toute la fougue et aussi toute la correction qui sont nécessaires pour une parfaite exécution du chef-d'œuvre. Mlle Bunlet en Isolde et M. de Trévi en Tristan ont donné à cette audition un éclat magnifique. Je suis de ceux qui trouvent que les ouvrages joués régulièrement au théâtre n'ont qu'à faire au concert; mais voici pourtant une exception nécessaire, puisqu'il s'agissait à la fois de nous révéler une traduction hors de pair et de nous faire entendre ce que précisément le théâtre ne nous

donne point: un texte intégral, sans les mutilations qu'autorise, sans les excuser, la tradition.

Je veux aussi signaler le très vif succès remporté de l'autre côté de la place du Châtelet par le *Prélude pour un poème chorégraphique* de M. Delvincourt, donné en deuxième audition par M. Cooper aux Concerts Poulet. Je vous en ai dit l'autre jour le mérite et l'agrément. M. Cooper (qui est un de nos chefs les plus scrupuleux et les plus habiles) a fort bien mis en lumière cette malicieuse et charmante partition. Et j'espère qu'il ne s'arrêtera pas au Prélude et inscrira bientôt à son programme le poème chorégraphique tout entier.

§

La **Société des Etudes mozartiennes** nous a fait entendre deux *Divertimenti*, l'un pour deux clarinettes et basson et l'autre pour quatuor à cordes, deux cors et contrebasse, et puis un *Quintette* à cordes (K. 614, Vienne, 12 avril 1791). De cette délicieuse merveille, M. Henri Ghéon, dans son bel ouvrage sur Mozart, nous donne le secret: jamais le génie n'a trouvé moyen de réaliser pareille unité dans une œuvre cependant construite avec une telle liberté de forme: « L'unité, ici, résiste à tous les traitements possibles, rythmiques, harmoniques, contrapuntiques, que la fantaisie de l'auteur leur fait subir. Et le chef-d'œuvre aboutit à un tourbillon cristallin sans exemple dans la musique. Toute la joie, rien que la joie. La joie de la technique pure et du don pur. La musique reine dans son royaume... » Le Quatuor Pro Arte et M. Boussagol ont été les dignes interprètes du chef-d'œuvre.

§

Je crois bien que le **Zodiaque** de M. Georges Migot n'a point de précédent dans la « littérature » du piano. Ce recueil de douze pièces, dont chacune porte le nom de l'un des signes du zodiaque (d'où le titre sous lequel elles sont réunies), fait honneur au musicien qui l'a composé. L'ampleur de l'ouvrage, d'abord, la variété de ces études de concert, l'équilibre des proportions, l'originalité de l'écriture, toujours pianistique, pourtant toujours polyphonique, et où l'harmonie ne semble jamais préméditée, mais résulter d'une nécessité contrapuntique, confèrent au *Zodiaque* un attrait singulier. Il

se pourrait que cet ouvrage restât non seulement comme un témoignage de l'esprit curieux et inventif de Georges Migot, mais encore qu'il fit date dans l'histoire du piano. Il y a dans ces pages, en effet, trois ou quatre pièces qui séduiront les virtuoses et qui du même coup, entraîneront l'applaudissement du public et — chose plus rare — l'adhésion totale des musiciens. Par la puissance du rythme, par l'heureux choix de thèmes nettement expressifs, *l'Ecrevisse*, *le Sagittaire* et *le Capricorne* seront vite appelés à devenir populaires, dans la mesure où cette épithète peut être appliquée, par exemple, à *Scarbo.*, à *Jeux d'eau* et à toutes ces pièces charmantes que leur difficulté préserve à jamais des mains maladroites. Je souhaite à M. Georges Migot de trouver toujours des interprètes d'une vaillance, d'un sens musical et d'un goût aussi parfaits que Mlle Anna Urani. Cette jeune pianiste italienne a présenté le *Zodiaque* avec une intelligence qui mérite tous les éloges. Elle a fait valoir non seulement le brio des pièces comme le *Capricorne* (où se trouve une fugue d'une rare difficulté d'exécution), comme *l'Ecrevisse* (dont le rythme est si curieux), comme le *Sagittaire* (une des meilleures réussites pianistiques du recueil), ou comme le *Lion*, mais encore elle a exprimé à merveille la fluidité du *Verseau*, la grâce des *Poissons*, la tendresse des *Gémeaux*, la clarté de la *Vierge*... Mais ce sont tous les titres qu'il faudrait citer, car le *Taureau*, ni la *Balance*, ni le *Scorpion* ne sont moins intéressants.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

J.-K. Huysmans et le journal bruxellois « L'Actualité ».

— Au mois d'août 1876, le jeune Huysmans — il n'avait encore publié que le *Drageoir à épices* — vint chercher à Bruxelles un éditeur qui consentît à publier *Marthe, histoire d'une fille*, son premier roman. Au même moment, Camille Lemonnier, lui-même peu connu dans les milieux littéraires parisiens, regroupait les collaborateurs et la clientèle de *l'Art Universel* et fondait une nouvelle feuille, littéraire et artistique, *l'Actualité*. Ce titre, en belles lettres capitales, parcourait un amusant frontispice du dessinateur Alfred Hu-